



## Colloque de Linguistique

### **GREG PLS II**

*Paramétrer le sens ?  
Filtres, filtrage, élaboration*

19-20 novembre 2010

**PROGRAMME et RÉSUMÉS**

Université Paris Ouest Nanterre La Défense  
Groupe GREG. EA CREA 370  
(Bât. V, Salle R14, RdC, UFR des Langues)



## PROGRAMME

**Vendredi 19 novembre 2010**

**9h30- 10h:** Accueil. Inscriptions. Café

**10h-10h30 :** Ouverture et enjeux. *Notions de 'filtres' et processus de 'filtrage' du sens : remarques d'ouverture et implications*  
Martine SEKALI et Anne TREVISE, Université Paris Ouest Nanterre

**Semantique et cognition**

**Président de séance : Wilfrid Rotgé**

**10h30-11h:** *Traquer le sens dans les échanges par sms*  
Greta KOMUR -THILLOY, Université de Haute Alsace

**11h- 11h15 :** Pause café

**11h15-11h45:** La construction du sens chez l'enfant : entre contexte et contraste  
Khalid RASHDAN, Université Paris Descartes

**11h45-12h15 :** *Paramètres, relativité et construction du sens*  
Séverine LETALLEUR, Université Paris Ouest Nanterre

**12h30-14h :** déjeuner (buffet en salle de convivialité)

## ***Invariants, filtres et paramètres de construction du sens***

**Présidente de séance : Anne Trévisse**

**14h-14h30 :** *Penser le commencement : la première phrase de roman passée au filtre cognitif de la causalité.*

Virginie PASSOT, Université Paris IV- Sorbonne

**14h30-15h:** *Don't start a sentence with 'and' or 'but'*

Fiona ROSSETTE, Université Paris Ouest Nanterre

**15h-15h30 :** pause café

**15h30-16h :** *L'interface syntaxe/sémantique dans l'interprétation de FOR : étude de cas ambigus*

Agnès LEROUX, Université Paris Ouest Nanterre

**16h-16h30:** *The debate (over) whether Britain should join the euro :*

Quel statut pour la préposition introduisant la complétive en *wh-* ?

Valérie BOURDIER, Université de Cergy-Pontoise

**16h30-17h:** *ON : du filtrage des valeurs à l'élaboration de l'invariance.*

Lionel DUFAYE, Université-Paris-Est MLV

## **Samedi 20 novembre 2010**

**10h-10h30:** Accueil- café

### ***Contacts de Langues***

**Présidente de séance : Agnès Leroux**

**10h30-11h:** *Création et filtrage du sens : négociations entre syntaxe, sémantique et cognition dans les phénomènes de code-switching.*

Charles BRASART, Université Paris-IV Sorbonne

**11h-11h30 :** *Diglossie, Glottophagie et élaboration du sens: études de cas.*

Flore COULOUMA et Agnès MULLER, Université Paris Ouest Nanterre

**11h30-12h :** *Analyse de l'interlangue d'un apprenant de L2 en classe de 1ère : une dialectique du progrès et de la régression*

Jean-Luc BRETON, Université Paris Ouest Nanterre

**12h-12h30h:** Clôture du colloque et buffet

# RÉSUMÉS

Vendredi 19 novembre 2010

## 1. Sémantique et cognition

### *Traquer le sens dans les échanges par sms*

**Greta KOMUR-THILLOY**

FLSH Université de Haute Alsace, ILLE

Dans le cadre de ce colloque, nous allons nous intéresser au phénomène particulier de la construction du sens qui, dans un système de langage récent qui depuis les deux dernières décennies et ce en raison de l'évolution des technologies informatiques fait entièrement partie de notre vie quotidienne s'avère très complexe et particulièrement fécond, à savoir l'ellipse. Une ellipse consiste en l'omission d'éléments dans le discours sans que cette omission n'empêche - en principe - la reconstruction donnant l'accès à la compréhension de ce qui est dit. Dans le langage sms, on fait tout naturellement l'impasse sur des choses considérées comme allant de soi. De là surviennent de nombreux problèmes de communication. A partir d'un corpus de 300 exemples recueilli auprès des étudiants de l'Université de Haute-Alsace nous nous proposons ainsi de réfléchir sur les types de morphèmes éludés, ainsi que sur leurs fonctions lorsqu'ils sont présents dans le langage sms. Cela nous permettra de décrire les types de l'ellipse usitées ainsi que les conséquences de leur emploi dans les échanges quotidiens via les nouvelles technologies en langue française entre deux personnes souvent très proches l'une de l'autre.

### *Références*

- Anis, *Internet, communication et langue française*, Paris, Hermes, 1999.  
Charaudeau, *Grammaire du sens et de l'expression*, Paris, Hachette, 1992.  
C. Fairon, J. R. Klein, S. Paumier, *Le langage sms*, Louvain, UCL, 2006.  
J. Gardes-Tamine, *La grammaire*, Paris, Armand Colin, 2002.  
F. Gadet, *Le français ordinaire*, Paris, Armand Colin, 1997.  
C. Kerbrat-Orecchioni, *Les interactions verbales*, tome 1, Paris, Armand Colin, 1990.  
Kerbrat-Orecchioni, *Enonciation*, Paris, Armand Colin, 1999.

G. Komur-Thilloy, P. Trévisiol-Okamura, « Les enjeux de l'ellipse dans l'écriture journalistique; quelques applications didactiques », Synergie Pologne N°7, à paraître.  
D. Zdunkiewicz Jedynak, *Wykłady ze stylistyki*, Warszawa, PWN, 2008.

### ***La construction du sens chez l'enfant : entre contexte et contraste***

Khalid RASHDAN, Université Paris Descartes  
Laboratoire MoDyCo

Mots clés : Contexte et contraste, référent, mémoire événementielle et mémoire sémantique, exclusion mutuelle.

Les traits d'un objet sont les outils avec laquelle l'enfant commence à explorer le monde et à comprendre ses dimensions. La multiplication de ces traits se fait selon deux modèles différents : par addition des atomes de sens dans la théorie des traits sémantiques, et par morcellement des référentiels dans la théorie du contraste. Mais dans la pratique, il y a souvent des propriétés qui ne servent à rien, parce qu'elles ne construisent aucune différence utile avec aucun autre objet du même registre. Un objet n'est donc pas défini par l'ensemble de ses traits sémantiques. Il est défini par celles de ses propriétés qui construisent des contrastes avec des objets voisins

Chaque fois qu'un objet dispose d'une propriété qui fait contraste par rapport à l'ensemble où il s'inscrit, l'enfant crée un nouveau nom pour définir son sous-ensemble. Le contraste permet en effet de théoriser le mécanisme de morcellement et de discrimination. Chaque fois que, dans un champ, certains éléments possèdent un trait sémantique qui permet de le contraster aux autres, le champ se morcelle : ce trait devient la propriété différentielle d'un sous-ensemble qui reçoit un nom. Ce processus apparaît chez l'enfant après la période correspondant aux surextensions et au premier vocabulaire, en gros au moment de l'explosion du vocabulaire entre 1 an et demi et 2 ans (Clark, 1988).

Divers chercheurs dont Khaterine Nelson (1974) ont tenté de montrer que les catégorisations opérées par l'enfant ne reposent pas sur un ensemble de traits sémantiques perçus mais plutôt sur la mémorisation d'une expérimentation motrice, d'une investigation active de type piagétien. Dans des travaux menés en collaboration avec Jérôme Bruner, Nelson (1986) en est venue à l'idée que l'expérience qui structure le sens d'un mot n'est pas tant liée à une expérimentation de l'objet qu'à la prise en compte de la séquence de la vie quotidienne qui lui est associée.

#### **Références :**

Brigaudiot M. & Danon-Boileau L., 2002, *La naissance du langage dans les deux premières années*, Paris, PUF : 58-62.

Colletta, Jean-Marc, 2004. « *Le développement de la parole chez l'enfant âgé de 6 à 11 ans* (corps, langage et cognition) » Pages 144 – 145.

Tomasello, M. 2007. « *A New Look at Infant Pointing* » *Child development*, Volume 78, Number 3, Pages 705 – 722.

### ***Paramètres, relativité et construction du sens***

**Séverine LETALLEUR-SOMMER**

Université de Paris Ouest-Nanterre La Défense

GREG-EA 370 CREA

Le sens, tout comme la phrase au sein de laquelle il se déploie, est dynamique. Le terme même de *sens* comme *direction* sous-tend ce cinétisme intrinsèque. Mais le mouvement, qui caractérise l'énoncé sur un axe syntagmatique, est également constitutif de l'élaboration des formes et du sens sur un axe paradigmatique. Aussi incarne-t-il une surface de contact possible entre espace-temps signifiant et espace-temps signifié. Il est en outre emblématique de l'échange intersubjectif fondé sur l'alternance, la reprise et l'ajout.

Pourtant, le discours, afin de signifier, requiert également la présence de repères et/ou de phénomènes stables qui le relient au co-texte et au contexte, au linguistique et à l'extra-linguistique. A titre d'exemple, le verbe conjugué - *conjugere* signifie d'un point de vue étymologique *placer sous le même joug* - constitue le nœud de la phrase et donc ce lien, indispensable à la construction du sens, qui scelle la co-existence de l'énoncé et de la situation d'énonciation tout en réconciliant chacun des éléments phrastiques. Le verbe conjugué dit à la fois la relation référentielle « réunissant en un seul événement ses participants et ses circonstances »<sup>1</sup>, et la relation modale c'est-à-dire le rapport entre l'énonciateur et l'énoncé dont il est l'origine<sup>2</sup>.

Entre cinétisme et statisme, constantes et variables, je me propose d'évoquer ici la question de la *relativité*<sup>3</sup> dans la construction de l'énoncé et du sens ; mais aussi dans la façon dont nous nous représentons ces phénomènes. J'examinerai notamment comment fixité et mouvement peuvent tour à tour être pris l'un pour l'autre selon le point de vue adopté (le mouvant étant perçu comme fixe et *vice versa*). Il s'agit de considérer l'énoncé à la fois comme une forme pré-établie et paramétrée (de par les règles morphosyntaxiques et les contraintes formelles qui le régissent), mais aussi comme une forme *paramétrante* c'est-à-dire capable de fixer et cibler ponctuellement à la fois l'espace-temps commun mais instable dans lequel les interlocuteurs s'inscrivent et celui auquel ces derniers font référence. Le sens se mesurerait alors à l'aune d'un déploiement complexe, propre à la situation d'énonciation, elle-même fondée sur l'existence d'au

---

<sup>1</sup> Pierre Cotte. *L'Explication grammaticale de textes anglais*, Paris : PUF, 1996, 68.

<sup>2</sup> « L'énonciation est définie comme l'attitude du sujet parlant en face de son énoncé. » Jean Dubois. « Énoncé et énonciation ». *Langages*, n°13, 1969, 104.

<sup>3</sup> C'est dans le contraste et les variations relatives que je peux concevoir le même et le changeant tout à la fois. Si tout était animé du même mouvement, cela l'annulerait.

moins deux perspectives distinctes et changeantes, celle de l'émetteur et celle du récepteur. Au sein de l'échange, l'énoncé serait alors *mesure mesurante*<sup>4</sup> du sens et de la distance intersubjective. Je développerai mon analyse en utilisant des références linguistiques mais aussi des ouvrages ayant trait à l'histoire de l'art et à l'esthétique pour les questions de perspective et de relativité des points de vue.<sup>5</sup>

## 2. Invariants, filtres et paramètres de construction du sens

*Penser le commencement : la première phrase de roman passée au filtre cognitif de la causalité.*

Virginie PASSOT

Université Paris IV- Sorbonne. CELTA

Il est admis, notamment depuis Hume, que la causalité est « le ciment de l'univers ». Elle donne au monde son intelligibilité et rend le réel digeste pour la cognition. C'est la grande catégorie de la perception et de l'intelligence humaines. La relation causale est une des conditions de possibilité de la compréhension. Cela est vrai aussi de la compréhension du texte narratif. On attend d'un récit qu'il soit soumis à ce paramètre de la cohérence causale, petite sœur de la temporalité. Les chaînes causales du récit avancent comme le temps de la narration. Au niveau microstructurel des énoncés du texte, les dépendances syntaxique et lexicale qui structurent les propositions et les phrases, imitent, presque comme dans une fractale, la dépendance causale entre les événements qui jalonnent les macrostructures du récit. Pour Halliday et Hasan deux phrases font un texte dès lors qu'elles sont reliées par une relation de dépendance, si bien que la compréhension de la seconde dépend de celle de la première. Cela s'observe, d'un point de vue formel, notamment dans l'emploi des pronoms, dont l'antécédent est à rechercher dans un des énoncés précédents.

Si telle est l'essence de ce qui fait texte, que dire de la première phrase d'un texte pour qui, par définition, les relations de dépendance ne peuvent se lier que du côté droit, et non du côté gauche. Le ciment de l'univers a une faille : comment penser le premier maillon de la chaîne causale ? Pour répondre à cette question, on s'intéresse à un corpus

---

<sup>4</sup> Expression empruntée à Jean-Claude Beaune in *La Mesure, instruments et philosophie*. Paris : Champ Vallon, 1994, 81-155.

<sup>5</sup> Hubert Damisch. *L'Origine de la perspective*. Paris : Flammarion, 1987 ; Philippe Comar. *La Perspective en jeu. Les Dessous de l'image*. Paris : Gallimard, 1992 ; André Chastel. « Marqueterie et perspective au XV<sup>e</sup> siècle ». *La Revue des Arts*, septembre 1953, 144-145.

de premières phrases de romans contemporains en anglais (l'objectif n'est pas de faire ressortir les spécificités de l'anglais).

Voici notre hypothèse : la cognition ne peut accepter la première phrase d'un roman qu'en lui construisant une genèse causale. La première phrase d'un roman mettrait en route des mécanismes de recherches de causes, comme pour résoudre un problème, afin de construire un avant susceptible de conduire à un après, qui serait la phrase. On rejoint ici les théories du script, des *frames* (Minsky 1975) ou des modèles de situation (Kintsch et Van Dijk 1978). La première phrase, vécue par le lecteur comme phrase-cadre, le serait parce qu'elle engage la construction d'un cadre plus grand qu'elle.

Pour tester notre hypothèse nous proposons une expérience (en cours de traitement, les résultats seront disponibles pour le colloque). Il s'agit de comparer un texte d'entrée à un texte de sortie. Le texte d'entrée est la première phrase d'un roman. Le texte de sortie est le texte de restitution produit par des sujets soumis à une tâche de rappel. Un sujet lit une première phrase de roman, et est, un long moment plus tard, invité à nous rappeler les faits qui y sont évoqués. Il faut faire appel à sa mémoire sémantique afin d'obtenir une reformulation, et non une restitution formelle de la phrase ; d'où la nécessité d'espacer la lecture et la tâche de rappel. En comparant le texte d'entrée et le texte de sortie, on peut espérer y repérer des pertes et des ajouts. On s'intéressera aux ajouts, et en particulier aux traces d'un travail de recherche des causes. On espère ainsi prouver que pour penser la première phrase d'un roman, la cognition paramètre son sens en le passant par le filtre de la causalité.

#### **Références:**

- Hume, D. (1983), *Enquête sur l'entendement humain*. Paris : Garnier-Flammarion  
Le Ny, J.-F. (1979), *La Sémantique psychologique*. Paris : PUF  
Halliday, M.A.K, Hasan, R. (1976), *Cohesion in English*. London : Longman  
Minsky, M. (1975), *The Psychology of Computer Vision*. New York : Mac Graw Hill  
Kintsch, W., van Dijk, T.A. (1978), « Toward a Model of Text Comprehension and Production », *Psychological Review*, 85, pp.363-394

### ***Don't start a sentence with 'and' or 'but'***

**Fiona ROSSETTE**

Université Paris Ouest Nanterre  
GREG-EA 370 CREA

While much has been written about coordination in general, relatively little attention has been given to coordinators in sentence-initial (S.I.) position. They are by no means rare, with writers commonly flying in the face of the prescriptive rule of thumb “Don't start a sentence with *and* or *but*”. This said, it would appear that they are less common, and therefore more problematic, in certain genres compared to others.

This paper is an attempt to describe different uses of this type of coordination, and to highlight those which are genre-specific. After reviewing the literature on S.I. coordination, I will present data on the frequency of the phenomenon in different genres



(such as academic prose, essays, fiction). I will consider S.I. *but* as less marked than S.I. *and*, and will present an analysis of the uses of the latter in context.

I will argue that S.I. coordination provides a text-book example of the way meaning can be traced to context. S.I. coordinators create highly expressive meanings in combination with other markers, specifically those which point to a high degree of speaker involvement, or which coincide with a more direct relationship between speaker and addressee. Not only does the interface with other markers work to produce meaning, the acceptability of S.I. coordination can be traced to the very presence of such markers, which are characteristic of literature for example, but are less common in expository/academic prose.

***L'interface syntaxe/sémantique dans l'interprétation de FOR : étude de quelques cas dont la compréhension pose problème***

**Agnès LEROUX**

Université Paris Ouest Nanterre  
CILLAC - GREG

Nous poserons le problème de l'interface sémantique/syntaxe à partir de quelques emplois de *for* dont la construction du sens en contexte pose problème. La difficulté de construction du sens est apparue lors de l'étude de la traduction de *for* justificatif ou explicatif: pour une même structure en anglais, nous avons relevé à deux reprises dans des passages différents du roman deux traductions différentes pour chaque énoncé anglais, traductions qui impliquent des divergences de compréhension du texte. Nous en donnons un exemple ci-dessous:

*Yet, there was Richard Dalloway not in the Cabinet. He hadn't been a success, Sally supposed? **For herself, she** scarcely ever read the papers.*

*A - Et pourtant, Richard Dalloway ne faisait pas partie du gouvernement. Il n'avait pas réussi? Se demandait Sally. **Quant à elle**, elle ne lisait pratiquement jamais les journaux.*

*B - Mais voilà Richard qui ne faisait pas partie du Cabinet. Il n'a pas réussi pensait Sally. **Il est vrai** qu'elle lisait rarement les journaux.*

Dans le premier cas, le traducteur a respecté la syntaxe et traduit *for* dans un sens prépositionnel, dans le second cas, c'est le contexte immédiat qui a primé

A l'aide d'exemples relevés dans des corpus anglophones, exemples qui utilisent cette même structure sans qu'il soit difficile d'accéder au sens, nous identifierons les paramètres dont l'absence provoque des problèmes de compréhension lors de la lecture.

Mais notre propos essentiel sera de mettre en évidence ce qui détermine la construction du sens en contexte: la valeur syntaxique d'un connecteur, *for* ici, ou l'environnement contextuel immédiat d'un énoncé.

Notre corpus est composé d'énoncés authentiques littéraires, principalement anglophones, la traduction en français n'étant utilisée que comme révélateur d'un problème.

***The debate (over) whether Britain should join the euro : Quel statut pour la préposition introduisant la complétive en wh- ?***

**Valérie BOURDIER**

Université de Reims-Champagne Ardennes ; CIRLEP

Les complétives de nom sont communément considérées comme des propositions subordonnées qui s'attachent directement (sans préposition) au nom dont elles sont compléments. Ainsi, dans *Stories about a corrupt minister / Stories that the minister was corrupt*, le Groupe Prépositionnel disparaît pour laisser la place à une complétive en *that*. Or, les complétives de nom introduites par un élément en *wh-* constituent un cas particulier. En effet, ces dernières admettent également une construction prépositionnelle : après un nom comme *debate*, on va trouver la préposition *over*, ou *about* ou encore aucune préposition. Dès lors, dans des énoncés du type *The debate over / about / Ø whether Britain should join the euro*, on est amené à s'interroger à la fois sur le statut particulier de la complétive et sur le rôle de la préposition. L'analyse du contexte s'avère indispensable pour tenter de comprendre les diverses nuances que traduisent ces configurations. Cette étude se propose donc d'étudier certains paramètres de (re-)construction du sens ; en s'attachant tout particulièrement aux formes de préconstruction, aux modes de prise en charge et aux repérages inter-énoncés, on tentera de montrer comment la construction – prépositionnelle ou non-prépositionnelle – participe de la cohésion discursive.

## ON : du filtrage des valeurs à l'élaboration de l'invariance.

Lionel DUFAYE

Université-Paris-Est MLV (UE 4120 - LISAA)

Le marqueur *ON* peut assumer une variété de valeurs *a priori* peu apparentées. Ainsi, *ON* peut exprimer du prolongement (*The show must go on*), du progressif (*The house was on fire*), de la visée (*He zoomed in on the target*), de l'opposition (*on the contrary, on the other hand...*), du detrimental (*Don't die on me now*), du contact (*I had a monkey on my back*), etc.

Partant de l'hypothèse d'une représentation de type "ribbonal" (Talmy 2000), on peut proposer de rendre compte de ce foisonnement de valeurs par le biais d'un complexe de propriétés invariantes, où s'articulent relations de repérage et dimensions topologiques. La question permanente de cette communication consistera à s'interroger sur les conditions de filtrage qui conduisent à l'interprétation vers une valeur ou vers une autre à partir du scénario de l'invariant.

A un niveau méthodologique, il s'agira également de décrire le processus de paramétrage du discours métalinguistique en abordant chaque valeur sous l'angle d'un réseau d'oppositions plutôt que sous l'angle d'une relation d'interprétation paraphrastique. Par exemple, *concentrate on the target* ne peut donner lieu à l'élaboration ou à la consolidation d'une hypothèse qu'en regard de *aim at the target* ; de même, *on purpose* sera théorisé par opposition à *by design, on the outside* à *outside, write a book on X* à *write a book about X, throw sth to X* à *throw sth at X*, etc. Autrement dit, le filtrage des propriétés pertinentes repose sur le principe du contraste en système plus que sur la réinterprétation intuitive des valeurs.

### Références:

- Bennett, D. (1975), *Spatial and temporal uses of English prepositions: An essay in stratificational semantics*, London: Longman Linguistics Library.
- Bolinger, D. (1971), *The Phrasal Verb In English*, Harvard University Press.
- Dufaye, L. (2005), « A propos de l'adverbe ON », *Parcours Linguistique*, G. Girard éd., C.I.E.R.E.C., Saint-Étienne : *Publications de l'Université de Saint-Étienne*, pp. 201-222.
- Gilbert, E. (2004), « Ebauche d'une formalisation des prépositions IN, ON et AT », *CYCNOS*, n°21, Nice.
- Lindstromberg, S. (1997), *English Prepositions Explained*, John Benjamins Publishing Company.
- Talmy, L. (2001) *Toward a Cognitive Semantics, Volume 1: Concept Structuring Systems*, Cambridge (Mass.): MIT Press.
- Wierzbicka, A. (1993), "Why Do We Say In April, On Thursday and At 10 O'Clock; In Search Of An Explanation", *Studies In Language*, 17-2, Amsterdam.

Samedi 20 novembre 2010

### 3. Contacts de langues

#### *Création et filtrage du sens : négociations entre syntaxe, sémantique et cognition dans les phénomènes de code-switching*

**Charles BRASART**  
Université Paris-Sorbonne  
EA3553 Concepts & Langages

Le code-switching est un phénomène désormais bien connu et étudié des linguistes, dont les rouages ont été analysés sous quasiment tous les angles offerts par les domaines de la science. Beaucoup des études les plus visibles du phénomène, cependant, se sont cantonnées à ses mécanismes syntaxiques ou sociolinguistiques, délaissant malheureusement les questions de construction du sens et de ses mécanismes cognitifs au profit de l'analyse d'une langue quasiment désincarnée.

Nous nous proposons au contraire de nous pencher sur le paramétrage du sens dans le code-switching, par une analyse micro-linguistique mêlant syntaxe, sémantique et cognition — angle qui replacerait le locuteur au cœur de l'analyse. La réflexion sera dans un premier temps axée sur l'étude d'un schéma récurrent que nous appelons «  $V_2D_1N_2$  » : une phrase en L1 contenant un verbe lexical L2, avec pour objet nom en L2 déterminé en L1, comme dans les exemples suivants :

- (1) Je disais qu'il avait *setté* le *standard high*...
- (2) Mon ambition pour ce jour-là c'est deux filages avec commentaires, sachant qu'il faut qu'on *work in* les *props*, ce genre de choses, quoi...

La question principale sera de savoir quels réseaux d'association s'activent lors d'une prise d'une parole switchée, et dans quelle mesure les deux langues peuvent s'organiser selon un axe cognitif/lexical/grammatical. Nous tenterons ainsi de montrer que cognition, sémantisme et réseaux d'associations lexicales prennent très souvent le pas sur la grammaire, ce que nous démontrerons dans un second temps par l'analyse d'énoncés plus problématiques syntaxiquement, par exemple :

- (3) Pourquoi tu m'*wave* [pause] *at me* ?
- (4) C'qui m'emmerderait c'est que tu t'fasses, euh, *break into your car* [...]

L'analyse de ces énoncés montre que la syntaxe doit être considérée dans le jeu qui la lie à l'entreprise cognitive de production du sens, et qu'elle se module pour laisser parler la rencontre de deux systèmes référentiels. En réinjectant la volonté de création de sens à la base de la production du grammatical, nous montrerons qu'il est fréquent

que les éléments de L2 viennent se greffer sur une structure L1 en la faisant s'adapter à eux, plutôt que l'inverse.

### **Références**

AUER, Peter, *Bilingual Conversation*, Amsterdam : John Benjamins, 1984.

GARDNER-CHLOROS, Penelope. *Code-Switching*, Cambridge : Cambridge University Press, 2009.

LE NY, Jean-François, *Comment l'esprit produit du sens*, Paris : Éditions Odile Jacob, 2005.

ROMAINE, Suzanne, *Bilingualism*, Oxford : Blackwell, 1995.

### ***Diglossie, Glottophagie et élaboration du sens : études de cas.***

**Flore COULOUMA**

Université Paris Ouest Nanterre

GREG-EA 370 CREA

**Agnès MULLER**

Université Paris Ouest Nanterre

GREG-EA 370 CREA

Nous souhaitons examiner les modalités d'émergence du sens dans deux romans où l'anglais, langue d'écriture, apparaît comme une langue étrangère. À travers l'étude de deux cas (Michael Chabon, *The Yiddish Policemen's Union* et Chinua Achebe, *Things Fall Apart*), nous montrerons comment le phénomène de la diglossie représente un élément central de la réflexion linguistique et de la créativité littéraire dans ces œuvres.

La notion de diglossie désigne la coexistence conflictuelle entre deux langues pour les locuteurs d'une même communauté sociolinguistique. Elle oppose une langue dominante, voire hégémonique – comme ici pour des romans écrits en anglais – à une langue dominée. Dans le cas de la littérature anglophone postcoloniale ou bilingue des Etats-Unis, la langue dominée est la langue natale. Cette langue d'origine affleure dans la nouvelle langue sous forme de traces, et modifie profondément le rapport du lecteur anglophone à la langue qu'il lit. Nos deux ouvrages présentent en effet une inversion des notions de langue natale ('native language') et de langue seconde ; cela confère à l'anglais le statut paradoxal de langue étrangère – alors même que les lecteurs, et l'auteur, dans le cas de Michael Chabon, sont anglophones de naissance.

L'anglais apparaît donc comme un filtre ambigu qui tend à déstabiliser la compréhension du sens au moment même de son élaboration, plaçant le lecteur dans une position d'apprenant, comme étranger à sa propre langue. Nous examinerons, de part et d'autre du filtre de la langue, les modalités linguistiques de mise à distance de l'anglais comme langue étrangère, et les processus de décodage linguistique et littéraire du statut de l'anglais dans ces romans.

## ***Analyse de l'interlangue d'un apprenant de L2 en classe de 1ère : une dialectique du progrès et de la régression***

**Jean-Luc BRETON**  
Université Paris Ouest Nanterre  
GREG-EA 370 CREA

Cette communication se fonde sur l'analyse d'un entretien effectué avec un lycéen âgé de 16 ans, en classe de 1<sup>ère</sup> ES, et d'un corpus de productions écrites de ce même apprenant, réalisées en contexte scolaire pendant ses années de 2<sup>nde</sup> et de 1<sup>ère</sup>.

Alexis est un élève issu d'un milieu aisé, scolarisé dans un établissement parisien à la réputation solide, mais où l'on ne pratique pas un élitisme compétitif outrancier. Il y réussit plutôt bien.

Il se dit intéressé par l'anglais et très motivé par l'apprentissage de la langue, mais, en début de 1<sup>ère</sup>, il a le sentiment d'une certaine régression, qu'il met sur le compte des méthodes de son professeur, méthodes qu'il ne conteste pas et que, au demeurant, il juge susceptibles de le faire progresser.

De fait, les productions écrites de ce lycéen confirment une très nette augmentation du nombre d'erreurs. J'aimerais donc poser la question de cette régression paradoxale des productions interlangagières d'un apprenant motivé, adapté et soucieux de réussite.

Il me semble que les notions d'erreur d'inattention et de calque syntaxique correspondent davantage à un souci d'étiquetage qu'à un diagnostic porté sur l'interlangue de cet apprenant. Ces notions nous sont-elles donc vraiment utiles ?

L'absence de systématisme dans l'interlangue d'Alexis nous oriente vers les théories qui établissent des parallèles entre pidginisation et construction de l'interlangue : mis en situation de produire un texte dans un cadre scolaire, ce lycéen s'installe dans un registre intermédiaire, caractérisé par un recours à la lexicalisation de la syntaxe et à des formes verbales non fléchies ou multifonctionnelles (« *the old man haven't been fear* », « *she asked where did her son dead* », « *the story is base on the opposition between North and South* »).

Il semble que la recherche puisse valider l'analyse que fait cet élève des causes de ses propres difficultés : la transition d'un enseignement de l'anglais fondé sur les méthodologies traditionnelle et directe en 2<sup>nde</sup> (« *apprendre le vocabulaire, essayer de l'appliquer* », « *beaucoup plus de cours de grammaire* ») à un enseignement plus communicatif en 1<sup>ère</sup> (« *comme si on parlait en français, essayer d'avoir une réflexion* ») soumet Alexis à une tension énonciative qui rend l'attention à la correction de la langue plus difficile. Il s'agit d'une situation de double énonciation : occupé à construire une réflexion en L2, cet apprenant, du fait d'un relatif manque de plasticité de son interlangue, connaît une surcharge cognitive, qui explique sans doute ses erreurs dites d'inattention.